

Jacques HEERS

## CARNAVALS ET FÊTES DES FOUS AU MOYEN ÂGE

Je voudrais tout d'abord dire, du fond du coeur, tous mes remerciements et mon plaisir à me trouver à nouveau parmi vous en cette occasion. C'est pour moi à la fois un privilège et une grande satisfaction. Mes remerciements vont, très sincèrement, au Professeur Eduardo Aznar et à ses collègues et collaborateurs pour la préparation si parfaite de ce Colloque et, aussi, pour l'accueil qui m'a été réservé. C'est, de plus, pour moi, l'occasion et d'apprendre beaucoup ces derniers jours, et de réviser quelque peu ce que j'avais pu écrire, il y a une dizaine d'années. C'est, en somme, cette révision que je me permets de vous présenter maintenant.

En effet, la première de ces «révisions» consiste aujourd'hui à séparer beaucoup plus nettement la «Fête des fous» du Carnaval. Il me semble que si les deux fêtes présentent, bien naturellement, des aspects semblables et des manifestations burlesques du même ordre, elles diffèrent pourtant dans une large mesure. Les origines sont, certes, dans les deux cas, liées à la liturgie et à une célébration religieuse, mais, ensuite, les «déviation», les «récupérations» politiques sont très différentes. En définitive, elles ne sont pas de même nature et la Fête des fous paraît, il me semble, plus riche, plus complexe à analyser.

Comme toutes les autres fêtes, en particulier celles de la période que nous appelons «médiévale», la Fête des fous répondait obligatoirement à une attente sociale précise, à l'intérieur de la cité: elle devait offrir un véritable «divertissement»; elle devait marquer, pour les acteurs et aussi pour les spectateurs de la rue, une rupture avec la vie quotidienne, se présenter comme hors de l'usuel; et, autant que possible, prendre même une allure insolite. De ce point de vue, il est bien certain que cette fête y répondait parfaitement, par son caractère burlesque, par l'esprit de liberté et même d'irrévérence qu'elle affichait; c'était certainement un événement étrange, parfaitement hors du temps habituel, hors des attitudes sociales admises; et, de plus, une

manifestation qui impliquait un renversement des hiérarchies. Tous les auteurs, depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours, ont souligné ces aspects et, souvent, beaucoup insisté.

Cependant, les livres insistent beaucoup moins sur ce que nous pouvons, je crois, appeler l'aspect social et même politique de la fête. Cet aspect des choses, pourtant, était également présent et bien mis en valeur dans la fête de l'époque (et, bien sûr, en d'autres temps jusqu'à ceux d'aujourd'hui...). Toute manifestation ludique, toute représentation quelconque, avait également pour but de plaire et de servir le groupe social, de lui apporter satisfaction et, en même temps, très souvent, de souligner sa force, sa cohésion, et d'accroître son prestige. Cela se vérifie aisément, que le groupe soit la famille nucléaire (famille «conjugale»), le clan familial plus étendu, le quartier, la paroisse ou la cité entière. En ce sens, toute étude des fêtes «médiévales», à l'intérieur surtout des sociétés urbaines, permet de vérifier que ce qui, pour la période de l'antiquité romaine, est volontiers appelé *évergétisme* se pratiquait encore sur une vaste échelle. Les personnes ayant des charges politiques ou des ambitions politiques, se devaient d'organiser des fêtes «populaires» et de prendre les dépenses à leur charge. Dans plusieurs villes du Nord de la France, les habitants (les notables surtout) élisaient chaque année un «roi de la fête» qui était obligé de prendre à son compte les principales fêtes de l'année. C'était là une charge très lourde et nous voyons que, parfois, le personnage ainsi désigné prenait tout simplement la fuite pour se soustraire à cette lourde dépense, et aller vivre ailleurs. Il fallait aller le rechercher de force, le punir par des amendes et même le mettre en prison s'il refusait.

Mais, pour la Fête des fous, cette question financière ne se posait pas car la manifestation, en somme, ne coûtait rien ou très peu. Les dépenses se limitaient à quelques pièces de monnaies distribuées ici et là, et aussi à des distributions de vin (dans la ville d'Évreux, en Normandie, cette fête prenait le nom de «Fête de la bouteille»). La Fête des fous n'était, en aucune façon, ni luxueuse, ni somptueuse, ni originale; elle se répétait, en somme, toujours de la même façon: les mêmes bouffonneries, les mêmes attitudes et paroles grotesques. Du point de vue «culturel», elle n'apportait rien, se montrant, au contraire, d'une très grande pauvreté d'inspiration. Ce n'était pas un divertissement bien enrichissant, ni sur le plan intellectuel (rappel des légendes antiques ou des Évangiles), ni sur le plan esthétique, ni sur le plan «sportif» (tournois et autres jeux guerriers).

C'est pourquoi, à considérer le groupe social, cette Fête des fous paraît répondre à d'autres préoccupations, principalement, je pense, de deux ordres

différents: d'une part donner le spectacle, très temporaire bien sûr, d'une inversion sociale; d'autre part, manifester la puissance et la suprématie de ce groupe social sur les autres de même nature, peut-être concurrents.

Ce groupe social est, dans la cité, parfaitement bien défini; groupe fermé même et très original. Il s'agit de l'ensemble des hommes d'Église et de leurs serviteurs qui font partie ou qui se rassemblent autour du chapitre cathédral: ensemble donc des chanoines, de leurs auxiliaires et de leurs serviteurs. À une époque où les conditions sociales ne sont pas toujours définies d'une façon très claire, où les groupes semblent souvent n'avoir que des contours incertains, fluides, en perpétuel changement, cet ensemble canonial s'impose à tous comme une réalité très solide.

*L'inversion sociale:* ce groupe était, en fait, complexe et très hiérarchisé. Il comprenait, du haut en bas d'une échelle sociale très bien ressentie: tout d'abord les chanoines, eux-mêmes hiérarchisés, en tous cas ayant à leur tête des personnages chargés de responsabilités et d'honneurs (le doyen, le chantre, le trésorier...); puis, ensuite, des prêtres de différents rangs, souvent de petits prêtres, des chapelains qui venaient dire les messes dans les multiples chapelles de la cathédrale (les «chapelains»); puis les domestiques et serviteurs; puis, enfin, un certain nombre d'enfants élevés dans le milieu de la cathédrale: enfants abandonnés, orphelins, élèves de l'école de chant et de l'école cathédrale proprement dite.

Tous nos livres ont, à juste titre, consacré de longs développements à la description de cette fête, vue sur le plan de l'inversion des conditions et il ne semble pas nécessaire de beaucoup insister sur ce point aujourd'hui. Le jour choisi (jour qui pouvait être variable d'une cathédrale à l'autre), dès le matin, les chanoines quittaient leurs places privilégiées dans le chœur, leurs «stalles» («sillas») pour aller s'asseoir au plus bas de la nef; dans le même temps, enfants et serviteurs prenaient les places laissées vides dans le chœur. Ensuite, ces «petites gens» élaient, à grands bruits et dans un grand désordre, un «évêque des innocents» qui devenait le roi de la fête, se coiffait d'une mitre épiscopale et revêtait les habits liturgiques épiscopaux. Il prononçait alors, pour le grand plaisir des assistants, un très long discours, complètement bouffon, dont nous ne gardons, je crois, aucun témoignage précis, mais qui se caractérisait par un ton et par des paroles délibérément fantasques, irrévérentes envers les chanoines, grotesques et même très souvent obscènes.

Telles étaient, pour le principal, les manifestations de cette fête à l'intérieur de cet espace fermé, réservé, de la cathédrale; et, ici, le désir de marquer un renversement des conditions sociales est évident et ne peut être mis en doute. Ce qui peut être mis en doute est autre chose: à savoir la filiation

avec les fêtes de la Rome antique appelées généralement les «Saturnales». Les Fêtes des fous sont-elles les héritières directes, le prolongement des Saturnales? Personnellement, je ne suis pas de cet avis. Il existe, bien évidemment, entre les deux manifestations des coïncidences évidentes: mêmes dates dans l'année et, aussi, mêmes renversements des valeurs sociales. Cependant des coïncidences de cette sorte ne sont absolument pas des épreuves d'un héritage direct; on pourrait en rencontrer quantité de cette sorte qui ne signifient rien de net. Entre les saturnales romaines et la fête des fous, les différences sont considérables, du point de vue social et du point de vue également de la signification. En tous cas, l'important est de remarquer que ces coïncidences mises à part, nous ne disposons d'aucun signe, d'aucun texte qui montreraient une continuité à travers les siècles. Nulle part nous ne voyons les auteurs qui parlent de la fête des fous, même les auteurs les plus lettrés qui connaissaient bien l'Histoire de Rome, faire la moindre allusion, la moindre référence aux Saturnales en décrivant la fête des fous.

Cette démarche méthodologique qui consiste à mettre en rapport les manifestations de deux époques éloignées n'est pas véritablement une démarche «historique» mais plutôt anthropologique, celle souvent des spécialistes de l'étude du folklore. Or, anthropologie et histoire diffèrent profondément par leurs buts et par leurs méthodes. L'anthropologie se propose de rechercher et de mettre en valeur des ressemblances, des similitudes, à travers le temps et les espaces, entre périodes et pays divers. L'histoire, au contraire, cherche à étudier et à analyser des différences en les expliquant par la connaissance du milieu social et, plus encore, en les insérant dans le temps, de façon aussi précise que possible.

*Puissance et suprématie du groupe.* Les historiens, et surtout les commentateurs de l'époque, ceux qui critiquaient sévèrement les manifestations burlesques de la fête des fous, ont trop souvent et trop volontiers négligé un autre aspect de cette fête. En effet, il s'agissait de faire savoir dans la cité la puissance du groupe cathédral, de l'ensemble du chapitre et de ses serviteurs ou protégés. Cela n'est pas du tout négligeable et est même essentiel pour comprendre l'intérêt que tous, même les chanoines riches et érudits, pouvaient porter à cette fête et pourquoi, malgré les irrévérences contre eux, ils la toléraient et même ils l'encourageaient parfois.

Le chapitre cathédral tenait dans la cité une place considérable qui ne peut être estimée que par des études très attentives du clergé, du point de vue social. Il est certain que les efforts de recherche des historiens se sont longtemps portés sur quelques aspects seulement de la vie religieuse dans l'Occident médiéval: étude du dogme, des situations juridiques, des conflits

entre Église et État; études aussi, mais dans une moindre mesure, des dévotions et du sentiment religieux. Mais l'étude véritablement sociale du clergé, de l'origine et de la condition des évêques, chanoines, prêtres et moines, n'est pas encore suffisamment avancée. Ce n'est que depuis quelques années que, pour la France du moins, certaines thèses permettent de nous rendre mieux compte de la place réciproque des différentes conditions des clercs dans la société de l'époque.

De ce point de vue, ce serait une erreur que de croire que la structure du clergé, que la composition de ses différents corps était la même dans toutes les villes de l'Occident. Par exemple, si nous considérons, vers la fin du Moyen Âge, deux cités du Nord de la France, d'importance et de population à peu près égales, nous voyons que l'une aura un grand nombre de paroisses, alors que l'autre n'en comptera qu'un très petit nombre (c'était le cas, en particulier, pour la ville de Beauvais). Cela signifie que dans le second cas la cathédrale y était très puissante et, sur le plan religieux tout au moins, étendait son influence sur une grande partie de la ville.

Les chanoines étaient plus ou moins nombreux et nous constatons, là, de grandes différences, à première vue inexplicables: ils étaient 72 à Chartres, 64 à Reims, mais seulement 45 à Orléans et encore moins à Paris: 35. D'une façon plus générale, ils étaient nettement plus nombreux dans le Nord de la France que dans le Sud, ou encore en Italie. Et cela impliquait des conséquences politiques et sociales. En tous cas, il paraît certain que les fêtes des fous se sont surtout développées précisément dans les villes où le chapitre cathédral prenait une grande importance, où les chanoines étaient les plus nombreux.

Ce chapitre disposait de grandes richesses. Les chanoines, pour la plupart, appartenaient à de grandes familles, soit de la noblesse, soit des notables, magistrats et hommes de loi, qui formaient ce que nous appelons la «noblesse de robe»; ils disposaient donc d'une fortune personnelle importante et de relations dans l'aristocratie. À cela s'ajoutaient les propriétés collectives: la «mense canoniale» formée d'immeubles dans la ville, de terres et de villages entiers dans les campagnes, de rentes mobilières. Les revenus de ces possessions étaient régulièrement partagés entre les chanoines selon des règles précises, bien établies et soigneusement respectées. Le trésorier du chapitre avait à gérer des sommes d'argent considérables.

Ces hommes d'Église ont beaucoup participé, dans leur ville, à la création artistique. Une de leurs charges principales, et même parfois leur seule charge, était d'assurer l'organisation et la bonne exécution des cérémonies liturgiques solennelles; ils avaient leur place réservée dans le chœur et assuraient le chant

liturgique; et de même pour les représentations liturgiques, pour les spectacles, les drames liturgiques, les «mystères». Leurs écoles de musique furent partout très actives. Les sculptures qui, dans le chœur, décoraient leurs sièges (les «stalles», «sillas») furent souvent de belles oeuvres d'art, d'inspiration très diverse, tant «classique» et religieuse, que de pure fantaisie. Surtout les chanoines s'imposaient dans la cité par leur présence matérielle; ils imposaient leur marque au paysage urbain. D'une façon générale, le groupe cathédral formait, sur le tissu urbain, un bloc compact, très imposant et très diversifié: la cathédrale, le palais épiscopal, le tribunal épiscopal et la prison, l'école de chant, la maison de l'aumône, plus souvent des bâtiments liés à l'exploitation agraire des propriétés (la grange, le cellier, le four...). Tout cela s'ordonnait de façon plus ou moins régulière, autour ou dans les environs d'un «cloître», espace parfois réservé et parfois public qui servait alors de place de marché. Mais, à l'intérieur de ce groupe cathédral, si important, les chanoines tenaient également leur place, et même une place privilégiée. Ils exerçaient leur juridiction sur une partie des bâtiments: sur le cloître très souvent, et même sur une partie de la cathédrale elle-même. Ils avaient abandonné la vie collective et disposaient presque toujours chacun d'une maison individuelle qui étaient réellement, de petits «hôtels» particuliers, avec cour, jardin, écurie même. Ces maisons, plus ou moins nombreuses, souvent semblables les unes aux autres, constituaient un bloc, un paysage urbain particulier: elles ne pouvaient passer inaperçues et, au contraire, témoignaient d'une puissance. À Paris, elles occupaient tout un secteur de l'Île de la Cité, le long de la Seine, au Nord-Est de la cathédrale de Notre-Dame. Dans la ville de Troyes, les maisons canoniales, mieux connues et parfaitement identifiées une à une, s'ordonnaient de façon très symétrique le long d'une longue rue, appelée la «rue du cloître»; tandis que dans Beauvais, ces maisons, très nombreuses, se dispersaient davantage et occupaient une très vaste zone du quartier.

Le chapitre désirait, bien évidemment, se faire reconnaître dans la société urbaine et manifester sa puissance. La fête des fous lui en donnait l'occasion. Ce jour-là le groupe canonial s'imposait:

a) D'abord face à l'évêque car cette fête ne concernait, en aucune façon, l'évêque et celui-ci était l'objet de dérisions. Les enfants et les petits clercs éalisaient effectivement un «évêque des fous», non pas un «doyen» ou un «chanoine». Nous trouvons là le témoignage de la rivalité entre évêque et chapitre, rivalité toujours très forte qui a certainement été à l'origine de plusieurs conflits et même de révoltes «sociales» à l'intérieur de la cité.

b) Mais surtout face aux autres établissements ecclésiastiques de la cité: églises, collègiales, monastères. Généralement les enfants et petits prêtres de

la fête des fous, accompagnés de leurs serviteurs, sortaient de la cathédrale en procession. Cette procession, naturellement burlesque (déguisements étranges, coiffures ridicules, chants et gesticulations) ne voulait pas être seulement un spectacle bouffon pour amuser ou scandaliser les citadins. Elle parcourait les rues de la ville et les «enfants», les «fous», allaient frapper aux portes de plusieurs églises et monastères; pour montrer que le chapitre était capable de prendre, en quelque sorte, possession de cet espace; ils demandaient le paiement d'une sorte de tribut en petites pièces d'argent. Cela ne représentait, certes, que de faibles sommes mais c'était un paiement symbolique, qui manifestait incontestablement une suprématie.

Telle était la signification politique de cette fête, certainement aussi importante que la simple inversion sociale qui, seule la plupart du temps, retient l'attention des auteurs.

De plus, outre les préoccupations politiques et sociales, ces fêtes des fous avaient, bien entendu, une signification de caractère religieux et psychologique, signification beaucoup plus complexe que l'on ne l'imagine ordinairement. La fête était porteuse de symboles et, insistons dès maintenant sur le fait que ces symboles correspondaient à des enseignements ou des préoccupations du Christianisme.

Le renversement des situations dans la hiérarchie du corps social du chapitre ne doit pas être uniquement interprété comme une sorte de «revanche» des soumis, comme une occasion offerte à ces petits gens de se faire plaisir en l'emportant sur leurs maîtres. Ce n'était pas seulement un jeu gratuit. Il s'agissait de rappeler, par ce renversement, la fragilité des conditions humaines. Cela suivait les enseignements de l'Évangile («les premiers seront les derniers...»). Il s'agissait de montrer combien la richesse et la fortune, ou le pouvoir même, pouvaient être choses éphémères, constamment menacées. En ce sens, les bouffonneries de la fête des fous rejoignaient d'autres représentations de l'époque, telles que la «Roue de la Fortune» ou même que la «Danse macabre» qui, elle, soulignait le fait que tous les hommes, de toutes les conditions sociales, étaient égaux devant la mort.

Ce qu'il convient, je crois, de souligner est que la Fête des fous pouvait avoir lieu, certes, toujours à la fin de l'année, mais à des dates différentes qui étaient celles de célébrations religieuses et liturgiques très importantes, très populaires. L'Église et les fidèles, dans les villes principalement, célébraient alors, au mois de décembre et au début de janvier, une série de fêtes qui, toutes, portaient un enseignement très clair, qui toutes, en somme, allaient dans le même sens et faisaient appel à des sentiments proches les uns des autres.



Ces dévotions avaient pour but de célébrer, ou vénérer, de marquer en tous cas de l'intérêt et même de la charité, de la compassion, envers deux sortes de conditions humaines qui étaient celle des enfants et celle des faibles et des humbles.

Affirmer que les *enfants* étaient l'objet de célébration soulève évidemment une sorte de polémique et peut surprendre. En effet, il est de bon ton et il semble admis, depuis certains ouvrages dont, en particulier, celui de Philippe Ariès, que, «au Moyen Âge» les enfants n'étaient pas du tout aimés, élevés très durement dans des conditions parfois insupportables et même sacrifiés au bien être des adultes. Ces affirmations, un peu rapides, ont été constamment répétées dans nombre d'ouvrages, tout aussi rapides.

Je me permettrait, à ce sujet, de rappeler certains aspects de la question et quelques faits, que je livre à vos réflexions. Tout d'abord, les auteurs qui furent à l'origine de cette façon de voir n'étaient généralement pas des spécialistes de l'époque «médiévale», et pas non plus de véritables historiens, mais plutôt des sociologues de talent. Ils ont traité de ce problème sans avoir entrepris de véritables et longues recherches. Ils ne pouvaient s'appuyer que sur une impression générale ou bien sur quelques exemples particuliers, isolés, pas suffisamment analysés. Cette façon de faire, qui peut plaire à un large public, ne peut rencontrer notre approbation. Personnellement, je trouve ces conclusions très légères et très suspectes car il me semble qu'elles rejoignent d'autres affirmations, inexactes, qui toutes visaient à présenter cette période «médiévale» comme une ère d'obscurité, de cruautés; une période où l'homme se comportait de façon très inhumaine, et se trouvait donc très inférieur à ce qu'il devait être lors de l'époque «moderne» et, naturellement, à ce que nous sommes aujourd'hui. De toutes façons, je pense qu'il est difficile d'accorder de la confiance à des conclusions qui envisagent un aspect de la société «médiévale» sans déterminer de quel temps il s'agit, du moins à peu près. Ce que nous appelons le «Moyen Âge» a, nous le savons, duré environ un millier d'années et ne faire aucune distinction à l'intérieur de ce long temps, ne définir aucune évolution, ne semble pas très sérieux.

Les arguments mis en avant sont rares et insuffisants. C'est ainsi, par exemple, que l'on dit qu'une preuve de ce peu d'intérêt, de ce manque d'amour pour l'enfant, serait le fait que, dans les milieux aristocratiques, les mères ne nourrissaient pas leurs nouveaux-nés mais les confiaient à des nourrices qui, parfois, habitaient à la campagne loin de la ville. Ce qui faisait que les parents, pendant quelque temps, ne voyaient pas leur enfant. Cette pratique, certainement largement répandue à la fin du Moyen Âge dans nos villes d'Occident, ne constitue pas une preuve d'un sentiment particulier et



exceptionnel de manque d'amour. En effet, ne pas nourrir soi-même un nouveau-né peut correspondre à d'autres intentions, comme, par exemple, celle d'avoir un autre enfant dans un délai proche; et, lorsque nous considérons la fréquence des naissances alors, cela nous paraît tout à fait vraisemblable. De toutes façons, l'emploi de nourrices étrangères à la famille peut se vérifier en quantité de pays et en d'autres temps, très éloignés de la période «médiévale».

Tout au contraire, d'autres indications témoignent d'une grande attention portée aux enfants, et surtout aux enfants malheureux. En 1170, Guillaume de Montpellier fondait un hôpital et un ordre religieux destinés à recueillir, soigner et élever dans de bonnes conditions les enfants abandonnés et les orphelins, puis même les enfants malades que leurs parents ne pouvaient pas prendre convenablement en charge. Ces hôpitaux «du Saint-Esprit» se sont multipliés dans toute la France, plus particulièrement bien sûr dans le Midi. Dans de nombreuses villes, comme par exemple à Marseille, ils furent vite les établissements les plus importants et les mieux dotés, les mieux administrés de toute la cité. Leur importance et leur rôle économique, politique et social est bien mis en valeur si nous songeons que, dans plusieurs villes du Languedoc, la «maison du Saint-Esprit» a été à l'origine de la Municipalité.

D'autre part, en ce qui concerne le sentiment populaire envers les enfants dans la famille, je crois pouvoir évoquer une enquête judiciaire très bien documentée qui fait parler les parents. Il s'agit de l'enquête, ou plutôt de deux enquêtes menées par l'évêque de Nantes et par le parlement du duc de Bretagne, qui ont conduit à la condamnation de Gilles de Rais, exécuté à Nantes en octobre 1440. Gilles de Rais, maréchal de France alors, seigneur de plusieurs fiefs en Bretagne et en Anjou, fut convaincu de crimes atroces: avoir fait enlever, avoir abusé d'un grand nombre de jeunes enfants, garçons et filles, et de les avoir fait mourir, souvent de sa propre main. À ce sujet, nous disposons donc des interrogatoires et des dépositions spontanées des parents, environ quatre-vingts au total. Toutes ces dépositions, du père et de la mère, ou parfois d'un voisin, ou encore du patron si l'enfant était en apprentissage chez lui, disent exactement la même chose. Elles témoignent d'une peine profonde, de l'angoisse, du désespoir d'avoir perdu cet enfant et de n'avoir aucune nouvelle de lui. Elles disent toutes, et parfois longuement, comment ces parents se sont inquiétés de leurs enfants, comment ils ont interrogé autour d'eux, dans leur village, et parfois bien plus loin. Ces gens-là, qui appartenaient à des catégories sociales très modestes ou à des artisans, montrent de façon indiscutable que la perte d'un enfant aimé était pour eux une grande douleur.

De façons très variées, les fêtes des fous témoignaient de cet intérêt pour l'enfance. Ces fêtes coïncidaient exactement ou se rapprochaient, par leurs dates de célébration, d'autres fêtes qui étaient, elles, spécifiques du culte et de l'amour de l'enfant.

Sans doute n'est-il pas nécessaire d'insister beaucoup sur l'importance que prirent, à la fin du Moyen Âge, à partir du XIII<sup>e</sup> siècle environ, le culte et les multiples représentations de la *Nativité: Annonciation, Visitation, Nativité* proprement dite avec la Crèche de Bethléem. Et plus encore peut-être l'*Épiphanie*. L'adoration du Christ-enfant par les rois mages devint alors, souvent, une occasion d'attendrissement devant l'Enfant, une occasion pour montrer les puissants de ce monde faire tant de chemin, apporter des présents et, surtout, s'incliner devant le modeste berceau. Ce culte des *Rois mages* se développait de façon considérable à cette époque, par des cérémonies liturgiques appropriées. Les églises célébraient alors des offices particuliers très riches: *officium stelle* et *officium pastorum* entre autres. Dans plusieurs cités s'étaient formées des confréries religieuses des Rois Mages qui, par des processions ou des spectacles, donnaient l'image de ces rois venus révéler le Christ enfant. Dans la ville de Florence, cette confrérie était très active et comptait parmi ses membres de grands aristocrates, dont deux ou trois membres de la famille des Médicis.

La fête des *saints Innocents* se célébrait le 28 décembre. Le culte des Innocents rencontrait dans tous les pays et particulièrement en France, une faveur extraordinaire; et ceci dans tous les milieux sociaux, ecclésiastiques ou laïcs. De nombreuses églises ou chapelles leur étaient consacrées dont, par exemple, celle des Saints-Innocents à Paris, sur la rive droite, non loin des halles, dont le cimetière occupait un très vaste espace, le plus important, et de très loin, de tout Paris. De nombreuses représentations picturales, dans les églises, rappelaient, de différentes manières, le massacre horrible ordonné par Hérode. Dans ce cycle de représentations, la *Fuite en Égypte* tenait une très grande place et tout ceci conduisait hommes et femmes à pleurer sur les malheurs de ces enfants condamnés à périr sous le glaive des bourreaux.

Il est tout à fait possible que, du fait de la Guerre de Cent Ans, cette dévotion aux saints Innocents ait pris en France une dimension tragique bien plus grande que dans d'autres pays. C'était, en effet, une guerre qui n'engageait pas seulement, comme au temps des querelles «féodales», les guerriers de métier, mais qui atteignait l'ensemble des populations, enfants compris, victimes innocentes entre toutes. Les malheurs supportés par les enfants semblent contraires à la nature des choses et leurs prières devraient porter des fruits salutaires. Le 13 octobre 1449, dans Paris, une grande

procession formée de milliers de jeunes garçons et filles (quatorze mille disent nos chroniques) parcourut les rues de la ville, de Notre-Dame jusqu'à l'église des Saints-Innocents, conduite par l'évêque, en priant pour le succès de la campagne engagée en Normandie contre les Anglais.

La fête de Saint Nicolas se situe, elle, le 6 décembre, plus éloignée des dates retenues généralement pour les fêtes des fous. Cependant, ici, les intentions se rejoignent également dans des célébrations pour rappeler les peines subies par les enfants innocents. Saint Nicolas était évêque aux premiers temps du Christianisme, de la ville de Mira, dans la province de Lycie, en Asie Mineure. Vénéré, en Italie du Sud, comme le patron des marins qu'il protégeait des naufrages, on lui attribuait aussi plusieurs miracles, en particulier celui d'avoir ressuscité trois malheureux enfants qu'un mauvais aubergiste avait égorgés et mis dans le saloir. Cette légende de saint Nicolas, protecteur miraculeux des enfants, connut un succès et une diffusion extraordinaires. À tel point que plusieurs villes, en Occident, prétendaient posséder ses reliques et que des pèlerinages se sont développés pour y prier. Le corps de saint Nicolas se trouvait, depuis déjà longtemps à Bari, dans l'Italie méridionale, où il avait été amené miraculeusement; or, les Vénitiens affirmaient qu'ils avaient, eux mêmes, ramené ce corps depuis l'Asie Mineure lors de leur première expédition maritime au secours des Croisés, l'année 1099. Il est très significatif de constater que la seule relation un peu développée de cette expédition maritime en Orient des Vénitiens qui nous soit restée, est l'oeuvre d'un moine du monastère de San Niccolo di Lido, à Venise. Ce moine parle, certes, des combats et de la Terre Sainte; mais il attache une plus grande importance à la «découverte» du tombeau et du corps de Nicolas. Il nous dit que les navires, qui avaient fait escale à Rhodes étaient déjà en route vers la Syrie lorsque l'évêque de Venise, qui se trouvait à bord, eut une inspiration subite et leur fit faire marche arrière. Ils débarquèrent alors à Mira, où ils ne trouvèrent que des maisons en ruines, une petite église et des champs de ronces; ils interrogèrent quelques vieux religieux qui refusèrent de répondre et de leur dire où se trouvait le sépulcre. Après bien de palabres (...et aussi quelques mauvais traitements...), ils finirent par le découvrir et le ramenèrent à Venise, après avoir été prier à Jérusalem et avoir combattu aux côtés des Croisés. De cette façon, deux villes en Italie se disaient en possession des véritables reliques et ceci souligne l'intérêt que l'on y portait.

Une autre condition humaine qui, par la fête des fous et par les autres célébrations très voisines, se trouvait alors l'objet de respect et de vénération même était certainement celle des *faibles* et des *humblés*. Sur ce thème, les

célébrations et les dévotions paraissent beaucoup plus diverses et peuvent sembler éloignées les unes des autres. Pourtant, il semble bien qu'elles se rapportent au même ensemble d'intérêts pour les êtres généralement négligés, parfois même méprisés, et qui méritent malgré tout ou la pitié ou le respect.

Il est évident que le nom de *fête des fous*, appliqué à des fêtes souvent différentes, en tous cas, placées à des dates qui n'étaient pas toujours les mêmes, témoigne d'abord de l'intérêt pour l'être humain atteint de démence. Mais pas seulement pour s'en moquer, pour se donner une occasion de dérision, d'extravagances et de bouffonneries. Le succès des spectacles populaires, des confréries et des sociétés «folles», des oeuvres littéraires, telles surtout la très célèbre *Nef des Fous* de Sébastien Brant (Strasbourg, 1494), reflète, en fait, des attitudes très diverses. L'analyse du sentiment qui inspire ces manifestations ne semble pas du tout facile et l'on se heurte généralement à des situations ambiguës. Ici, dans la période «médiévale» et pour la cathédrale et ses fêtes du chapitre, le fou est à la fois un être malheureux, atteint d'un grand mal, et, en même temps, un être marqué par Dieu, qui se trouve alors hors du commun des mortels. Les fêtes sont, bien entendu, un divertissement; elles prennent une allure burlesque (vêtements et accessoires, discours); mais, aussi, elles témoignent d'autres sentiments moins superficiels: de la pitié bien sûr, et d'une sorte de révérence.

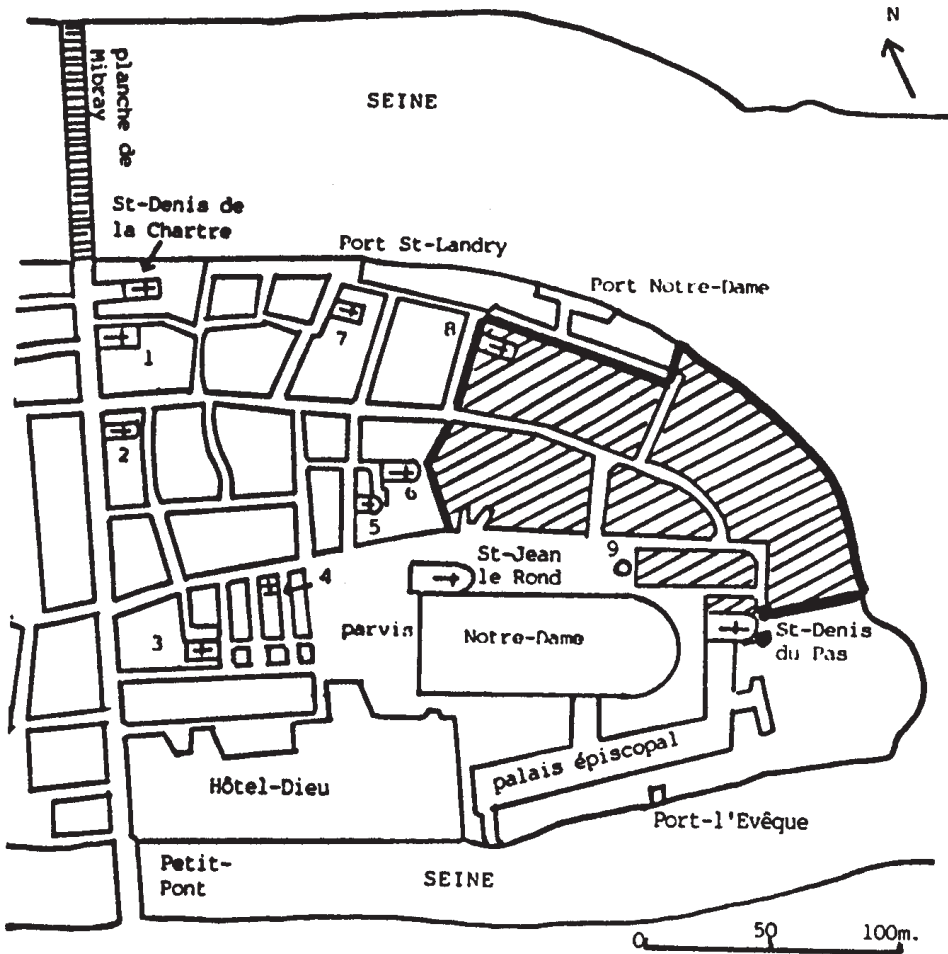
La *fête de l'âne*, qui prend place aux mêmes dates, toujours vers la fin du mois de décembre, s'inscrit exactement dans le même registre. Plusieurs églises, des cathédrales surtout, réservaient une grande cérémonie liturgique à fêter un âne qui était conduit vers le sanctuaire, jusqu'à l'autel. Des offices particuliers avaient été élaborés pour cela («conductus ad tabulam»). Fêter et honorer un âne, l'amener en grande pompe dans le temple consacré à Dieu, était évidemment une extravagance, une sorte de bouffonnerie de plus. Mais pas seulement: c'était aussi marquer de la gratitude et même du respect envers le plus humble des compagnons de l'homme. Bien sûr, on n'oubliait certainement pas l'âne de la *Fuite en Égypte*... Et, de plus, on voulait évoquer les travaux les plus ordinaires, les plus humbles; et les êtres qui se trouvaient souvent à la peine, chargés de lourds fardeaux.

Enfin, un autre culte, très différent et sans aucun doute bien plus sérieux, plus solennel, peut tout de même être rapprochés de tous les précédents. Ce sont les dévotions à saint Étienne, dont la fête se tenait le 26 décembre, au lendemain de celle de Noël. Saint Étienne, le premier des martyrs chrétiens, lapidé à la porte de Jérusalem, était généralement reconnu comme le patron des diacres, donc des hommes qui, dans l'Église, se trouvaient au bas de la hiérarchie. L'histoire et la légende le montrent personnage humble mais résolu,

capable de tenir tête, lors d'un injuste procès, aux juges du Sanhédrin. Quantité de thèmes iconographiques rappelaient sa vie, ce procès, et son martyre. Nombre de cathédrales, en Occident, avaient été consacrées à saint Étienne et son culte reflète parfaitement, lui aussi, le désir de marquer un intérêt, et plus qu'un intérêt, une véritable révérence à l'homme qui ne prit pas sa place parmi les apôtres, ni les premiers prêtres, mais parmi les diacres, hommes de moindre prestige, chargés de tâches auxiliaires.

Au total, cette rapide analyse des manifestations liturgiques et ludiques qui se confondent avec la fête des fous ou qui l'accompagnent dans un laps de temps relativement court, permet de souligner ce qui différencie cette fête des fous des saturnales de l'antiquité païenne. C'est, effectivement, une fête «chrétienne» au plein sens du mot car elle mettait en valeur les sentiments de pitié, de compassion, de respect et de révérence, envers les êtres faibles, innocents, sans défense, voués aux malheurs ou écrasés de lourds travaux.





maisons canoniales



enclon du cloître

- |                            |               |
|----------------------------|---------------|
| 1. St-Symphorien           | 6. Ste-Marine |
| 2. Ste-Madeleine           | 7. St-Landry  |
| 3. Ste-Geneviève la Petite | 8. St-Aignan  |
| 4. St-Cristophe            | 9. puits      |
| 5. St-Pierre aux Boeufs    |               |